

# *Lettres à Foh*



**Galimba**



*A Joh ...*



## **Sous-bois - juillet 2005**

Il y a sous moi sous ces moi ce tendu vers l'ébauche qu'un jour je n'attendais pas. Quelqu'un m'a devancé sur mes pas et croyant marchés, là, la nuit sans fin que j'attend s'est déroulée comme un tapis sous mes pieds. Je suis comme ce dépôt charrié, rejeté en proie aux brisants, assoiffé et fuyant comme un chien battu qui se ronge les chairs sous ses propres chaînes. Je croyais pouvoir me briser sur l'écueil fulgurant de bretagnes sévères, me sauver de mon regard en promesses et espoir, et voilà que m'engouffre plus encore au dessous, ma dérobée si chère. Ô mon amour, je sens mes veines si lourdes à cette attente si longue et contre nulle attente tu t'ouvres et là, pareille à la rosée sauvage tu te déploies. Et mon bras est confondu, il s'effondre comme une foudre usée, mon sens et encore et encore se débat comme l'animal enchaîné dans quelques résistances perdues d'avance. Et je sens ton parfum, ton aurore insurmontable qui me presse de toute part et me parle de je ne sais où - « crache le fruit ! crache le fruit ! » - je sens mes os avalés par ta densité ténébreuse et ce sont des mines qui m'assaillent. L'une est lumière l'autre sans fond, et tu es là ton regard flottant de toute part tantôt me soulevant, tantôt me propulsant sans pitié, souriante et douce contre les parois, me disloquant de ta harpe dansant le feu sur mes restes . Non, tu es là, je cherche à t'échapper, je ne peux t'échapper, fleur éternelle l'ouverte qui sous leurs pieds te laisse piétiner et portée un instant par une brise vers une main sans prise ne laissant qu'une brise déjà tu tourbillonnes non, de tout ton sens il ne faut pas chercher à mourir, il ne faut pas chercher à vivre et ton cœur me fait mal comme une épée ardente dans le coeur que je n'attendais pas. Toi la douloureuse, l'enclose dans son propre périple, la reprochée, tu te fais ap-

parition, tapis sans fin, tu te fais faille miraculeuse et je jappe mon être aspiré dans les enfers de ma fin prochaine. Je hais ton infinie beauté d'une résistance assourdissante, chute qui se fracasse et vient se perdre, contre toute attente dans les eaux suivantes, brisées telle que possédées enfin de leur propre courant. Ah ! Oui ma déesse j'ai peur, sois mon amante un instant veux-tu ? Car je suis un enfant. J'ai besoin de ta caresse infinie, de tes gouffres incessants. J'ai besoin d'un tour encore que je ne mesure pas, et de ta confiance, j'ai besoin de cette main d'eau qui s'allonge et me cramponne sans ménagement, me saisit la peau de ses griffes et me console après l'épreuve. De tes cuisses taillées qui m'étouffent et me battent et lasses me montrent l'exemple, les vallées là où reposent les acharnés, où s'abîment en songes bienveillants la douleur d'hommes qui ont trop pensé. Quand je suis en proie à ta tromperie, c'est toute la force des héros qui me submerge et sans attente, c'est la mort que j'accepte comme un cadeau, c'est moi-même qui de mon épée t'offre mon sang comme une eau sans mérite érigeant une terre d'accueil fertile possédée de toute part par les sèves électriques. Et dans cet assaut tu me reconnais et nous perdons l'un à l'autre dans l'allée Sauvage. Nos chocs alors confondus de tremblées bienveillantes se dévisagent sans terre à jamais : où es-tu mais où es-tu donc !!! Pourquoi je ne demeure pas à tes flancs bandés de tranquillité, souple et joyeux comme le mont vierge, toi la caverne fébrile, l'Inavouable , toi, toi, et encore toi...

**Tu enjambes les vallées** - *aout 2005*

Danse comète  
Elan blanche  
cavalcades et tressailles  
Tes hanches volent la terre  
en éclats secouent les sombres  
là où ton corps sait battre  
tout au coeur tu me sauves

D'éloignée je témoigne, tu viens me reconnaître  
en tes yeux le passage obligé  
des pavés se soulèvent pour suivre tes pieds,  
des phales secrets millénaires tentent leurs percées  
Tes seins clament la discorde :

Tu enjambes les vallées

Promise, resque sournoise, tu domptes les allées  
sans fin ni loi sage sauvage ta croupe folle en l'avers  
qui m'assaille  
effet de fin sans faille ni abord  
Fait de restes tu m'assoies

Danse comète  
Elan blanche  
cavalcades et tressailles  
Tes hanches volent la terre  
en éclat secouent les sombres  
là où ton corps sait battre  
tout au coeur tu me sauves

à Erick B.

Vous les sentez vrombir, les tonneaux de rancoeurs. A peine l'ami vous a-t-il parlé que le traître a pris la place. Et cet ami ce traître là, ce n'est ni plus ni moi. Le jeu de la vie se démantèle sous nos regards ahuris percés d'étoiles de secours. Plus la chute est rude comme cette nouvelle qui bouleverse, et plus l'hirondelle s'en va fuyante conjuguée de tant de stupeur. Celui qui est étonné n'a-t-il pas foulé une once de vie nouvelle ?

Pourtant las, lié de toute part aux événements qui s'enchaînent, aux proches et au lointain, le tiraillement de liseron bois lentement le visage inventé. Ce sourire et cette peur de perdre se répondent l'un l'autre dans le dos des passerelles. J'ai marché détruit, j'ai la face froide et le dos aux nuées. Tirer le fruit de la souffrance et de la foi je ne sais pas. Mais comme cette mort est proche encerclée de démons sourds aux appels de mansardes. Mais comme je suis incapable de me tenir autre qu'en m'effondrant. Qu'en mourant régulièrement aux fouettées régulières des certitudes rasées dans des guerres perdues d'avances, sues, mais toujours laissées, sans doute qu'aucun recours n'en soit possible.

Alors le souffle court peut-être, parce que sans force, c'est le choix dans la consternation : l'éveil ou l'effacement. L'un ou l'autre le remportera. Mais le mensonge lui demeure. Il est cet abject non respect de l'Ame, pourtant lui même pénétré de l'âme toute entière. Dieu est aussi un menteur, Dieu est aussi un traître ! Et ce traître est un ami. Et le traître ami se diffuse ne laissant d'autre choix dans l'attente, dans la maturation, que la Vie ou la Mort presque semblable d'une fuite, ne l'emporte. Le traître né même d'un mensonge, ne triche pas. Amour je t'en conjure réchauffe les cœurs sur le pas de la tombe.

## La bergère - mai 2006

L'alcool dit mieux dis-tu, il est plus facile à dire et s'efface tandis que le chant monte. « J'abandonne » Mon choix est simple dis-tu! A croire que naître serait plus facile ? Te rappelles-tu l'air brûlant sclérosé, et cette obligation de respirer. Ce qu'un poisson prend de l'air et s'y habitue, sans mourir. Tel nous ai demandé, tel l'âme en nous l'a choisi. Nous avons provoqué notre chute afin de mieux nous connaître. Les enfants chantent juste te souviens-tu, comme ton chant quand tu grimpais les rochers, quand les chèvres te parlaient, te causaient du bout du monde impénétrable et du bout de leur museau étanchaient ta soif de présence. Petite comme je t'aime, mais ce n'est pas une amante tout de suite. Je te tend la main depuis mes champs fleuris, ceux qui m'ont vu naître, m'ont vu éclopé et m'ont fait repousser les jambes au cœur. C'est assis au cœur des troupeaux, au cœur du village, dans ce qu'on nous a dit. Le petit, la petite, qui disparaissent dans le cœur de leur vélo et les roues cinglantes de cartons qui rentrent au danger simple de la nuit. Tu avais, moi aussi, l'odeur de l'or, hors de nos fringues, à l'heure nue du jour sans question et des feux d'hiver. Les questions de nos parents, ce poids incompréhensible pour un enfant, ces choses que l'on ne dit pas à ceux qui peut-être comprenaient mieux qu'eux. Bergère, dans ta furie, de tes mots simples qui peu à peu te reviennent, de tes maux simples qui peu à peu te reviennent et du sens que tu as pris, portée, emportée, dite, vécue à ta place par d'autres qui savaient mieux que toi, ce qui est bon pour ton cœur. Nous voici petite bergère toi dans les gorges de Truscas, moi dans la touille du ruisseau des « fonts ». Je suis

retourné jouer. Et toi tu me regardes depuis là-haut. Tu te demandes qui est ce petit garçon, aux traits simples et obéissants.

Je n'étais pas sauvage pour un sou non, mais l'âme elle est sauvage, quand elle accepte la vie. Les poissons, les galets filent avec les ans entre nos doigts qui depuis tout ce temps ont appris à saisir, et ont tant de mal désormais, à tout relâcher. Le chemin plus facile aurait été étonnant. Je suis fier de toi petite bergère, fier de tes choix. Je suis fier des gorges où tu demeures à jamais. Et je te regarde depuis le ruisseau ébloui par le soleil dans tes cheveux. Peut-être à cette heure de l'après-midi aurais-tu simplement soif je me dis. Peut-être aurais-tu peur de descendre de ta paroi où tu t'accroches comme un chamois. Alors je continuerai à jouer, en attendant le voyage final. Tu sais, celui où l'on part main dans la main même si l'on est seul. Là où le soleil se couche, à la nuit méritée. Là où l'on marche côte à côte un instant et puis l'on se dit « au revoir ! » après avoir bien fait les dernières recommandations à la biquette, à la rougeot, aux papillons, et à toutes ces herbes folles qui ont accueillies nos siestes. Ce souvenir est fugitif n'est-ce pas, mais a-t-il bien commencé et finira-t-il? Il n'est pas dans ma mémoire d'homme, mais d'Enfant qui ne cessa, cesse et cessera d'être en moi et où qu'il soit ne cessera jamais d'être auprès de toi, aussi loin qu'il soit. Soit. Je ne sais pas quoiqu'il en soit, il semble nous rester quelques parties de tournefeu à disputer avec l'oubli. Je ne sais plus où est mon dos où est mon cœur et les crampes s'y font sentir comme des coups trop violents. J'ai peur de la fin. J'ai peur de mourir sans connaître cette aube que tu portes en toi, et que j'ai sans doute devinée depuis le premier instant et qui sait, peut-être même renflée avant de te retrouver.

J'étais sur la route et toi peut-être encore une fois dans les gorges de ces tours où les visages qui te regardent sont toujours les bienvenus, et dans lesquels tu te vois, petite et aimée de tous, unissant les cœurs entre eux et donnant sans rien retenir de ce vent qui nous retient. Sur ce souffle tu as sans doute décidée de danser et qui sait peut-être un jour il te portera et tu descendras par miracle m'enlever au ruisseau plongé à mes jeux, vers les temps en feu où baignent les anges de lumière. Alors buvons oui. Buvons à la vie éternelle.

## **Comment - juin 2006**

Ma main maladroite ne fait que heurter les fines aurores de cristal que l'éternité a élevé. L'écart me fait mal car je ne cesse de me prononcer. Ma présence est mon seul obstacle. Ne serais-je que lumière ma belle au moins je serais là, à tes côtés de fond en comble. Mais tu es là absente pour toujours. Veuf comme un éclair de métal pur je me tiens dans la nuit, à la fin de toute aurore. Je ne comprend pas où te rejoindre, pourtant il doit bien y avoir un chemin. Comment est-ce possible autrement ? Et ce chemin ne peut être qu'une mort. Une mort. Comment. Comment.

Mes larmes rejoignent les fleuves et je ne sais la couleur de ce terrible manque. Comment puis je encore refuser que le ciel me boive. Comment. J'ai si mal. Comment être sans écho. Comme si plus rien jamais ne reviendrait, ni les saisons ni les fruits. Comment finir. Comment, mon rêve. Quelle absence se tient en face de moi au point d'en préférer la torture. Au point de refuser comme un loup pris au piège ce calme que je sais si proche. Une paix tranchante, juste et sans mot que je réfute par des dégringolades. Une paix dans ton regard qui m'échappe à jamais au bout de tes yeux. Ces sommets que tu demandes comme une légitime défense me font peur car ils sont en vie. Et rien ne m'effraie plus que la vie. Comment ne pas en pleurer, comment ne pas en rire, comment ne pas en mourir. Comment ne pas en vivre.

**Toi l'espoir, toi la fin - juin 2006**

Toi l'espoir, toi la fin  
Ce qui bourgeonne au fond d'alcool  
Toi l'espoir, toi la fin  
Qui me tient droit jusqu'à la fin  
Entre les larmes te dispense  
De souffrance je me fais croire  
Que l'amour est lot des hommes

De cette géole j'appelle courroucé  
De cette géole mon coeur rapiécé  
S'efforce  
S'efforce

De bruits et de pleurs accouche peu à peu la fin du malheur  
Côté droit rien n'y oppose  
Côté gauche, côté du droit  
Le berger et l'agnole, alcool, géole  
Amour comment ceux qui ne se sont pas aimé  
Comment les andains desséchés comment  
Fait on pour être aimé

**Pose** - *juillet 2006*

Tes yeux sont des oiseaux qui ne parviennent plus à se poser,  
et s'ils se posent, ce n'est qu'à la fenêtre des cieux.

**Réglisse** - *juillet 2006*

L'amour a ce goût d'écart qui ne glisse pas mais  
qui demeure à jamais

**Toc toc toc** - *juillet 2006*

Ce que la force du manque peut révéler.

L'envie de te construire le château où tu seras inaccessible,  
pour mieux te retrouver. Les marques du suicide qui s'affo-  
lent vers la vie, le jeu dangereux qui me met face à moi-  
même. Je cherche des prés à jamais, pour toi et moi. Des fins  
sans fin dans lesquelles chaque mot serait un sourire. Certains  
disent que c'est mauvais de montrer ses faiblesses, sa dévo-  
tion aux muses. Ne serait-ce plutôt le véritable qui fait peur ?  
Les muses sont capables de brûler à leur tour. Les saintes al-  
longées aux pointes du jour n'ont crainte de ce qui se  
consume. Le sentiment est une espèce de joug qui n'existe  
peut-être pas. Une fenêtre, qui ne demande qu'à être ouverte,  
et qui est là pour que se réalise l'aspiration. Oui, tu ne peux

me quitter, car c'est impossible. Est-ce cela la confiance ? Comment détruire un lien qui est ? Qu'est-ce qu'un lien qui n'est pas lié ? Est de toute part?

Je m'infligerai d'autres blessures s'il le faut, jusqu'à ce que je réalise qui tu es, jusqu'à ce que je réalise qui je suis. Que la vie seule soit notre maître, et que la proximité soit totale comme le vent ne t'ignore pas quand il court ton corps, que tes sensations de malaise se manifestent dans tes poses de jade. Tout vers toi s'éveille et te servir sera bientôt me servir. Peut-être qu'à ton tour un jour, tu réaliseras ce que je suis, en reconnaissant qui tu es. Quand tu frappes au ciel j'ai mal, et je m'en veux, car je ne me laisse pas boire. Seigneur tout cela semble si ridicule et si important, guide nous sur le chemin de la connaissance, viens, viens en nous.

Les papillons sont morts, les libellules envolées. Attendez ! qu'ils disaient, vous avez peut-être oublié quelque chose !

Quelque chose de vrai, quelque chose qui parle et qui recoud tout ! Mais non les libellules s'envolent, c'est l'inconvénient des libellules y'a rien à faire rien à prendre. Un lion et une libellule ne s'accouplent pas sauf dans un chant. Et si on chante plus et bien, y'a plus rien. Juste les griffes du lion qui ne mordent que la terre. Et la libellule a rien dit. Elle pense à l'envol en secret. Il n'y a rien à en tirer. Elle n'en dira rien. Elle attend la brise favorable. Juste ça. Sans rien dire. Et hop ! Il n'y a plus qu'une empreinte dans la boue. Une empreinte fossile que d'autres retrouverons sous quelle forme allez savoir. C'est cuit. Rien ne convient à un lion sauf ses proies. Et s'il renonce alors, il meurt de faim, il meurt de soif le corps en trop. Le souffle court. Le même qui porte au loin la libellule vers d'autres feux. Une petite lionne galope derrière au sol et crie « attends moi attends moi ! ».

« Maman ! »

## **18 aout 2006**

Je sens que je reconnais l'orage.

En cet instant décisif: une poignée de main. Aujourd'hui, jour de soleil suprême, trente trois années nous séparent. Je sens ce qui est mort. Je me sens comme un coquillage charrié et cloué j'attend la mer sur la plage.

Que me reste-t-il sur la croix?

Le sentiment s'est dissous. Seule la mer peut empêcher le sel de brûler. Le feu c'est de l'eau en flamme.

## **Fusse - elle**

Tu fus celle qui m'enfouit, celle qui de sa main me jeta dans le Sillon; aussi sûrement que le manque d'air permet le jaillissement dans la stupéfaction. Me voici parmi le terreau des Dieux, merci... et peut-être à maintenant.

**Guère** - *septembre 2006*

Nous n'avons guère d'autre choix que celui de nous aimer.  
Peut-être seras-tu la terre, et moi le ver de terre; mais nous  
nous aimerons, c'est sûr.

**L'infante** - *octobre 2006*

Nous couchons pour nous soigner  
Dans le lit de l'infante  
Doux clapotis d'île retrouvée  
Doux balancement de coquillage  
Et la soif assoupie

**L'allonge** - *novembre 2006*

Quand tu t'allonges ce sont des dunes qui se rendent  
Et me conduisent vent  
à te caresser

**Ver solitaire** - *janvier 2007*

J'éprouve le désir de goûter ta splendeur solitaire, l'envie de mourir en toi

**Le baiser qui reste** - *janvier 2007*

Parmi tous les baisers le seul qui me reste c'est le tien, celui que je n'ai pas.

Et dans la lande profonde là d'où j'appelle ma débâcle, je cherche l'issue précieuse. Les tendons de l'herbe me véhiculent et l'humide me croit. O belle, je rampe en ton ombre vers ta jambe lisse et vêtue, là où rien n'arrête l'appel des cordes. Le blasphème est le goût. Tu es le manque qui me mène, toi la seule prison que j'accepte. Entre toi et moi il n'y a rien alors pourquoi partir alors que tu m'invites en tes champs sans limite. Je n'y peux rien, Serpent je me démasque à toi seule qui t'évade. Et je sens ton souffle brûlant qui appelle de ta bouche, ma réalité.

## **Charbon** - mars 2007

Je suis capable de m'acharner toute ma vie sur un feu éteint pour qu'il reprenne.

## **Eclipse** - mars 2007

Tu es une plaie que je ne sais pas aimer.

Comment rester à tes côtés, séparé ? Je ne sais pas faire. Les fruits sont ils incompatibles ? Je crois, tu ne te rends pas compte, que je ne t'aime pas assez pour ça. Seule la mort le permettrait. Combien de fois je lui ai demandé, qu'elle me soulage. Combien de fois je m'en approche, volontairement, sur le fil, et la vie, le manque de courage me rappelle.

Je suis prisonnier de moi même encore une fois, une fois de trop. Seule ma mort m'en sortira. Seule ma mort. Une mort blanche et bien venue. Une mort qui scintille et redonne de l'eau à tout ce pain sec qui écorche. Nous nous sommes écorchés. Et nos tombeaux se creusent car nous seront destitués. Destitués de ce que nous voulons. Car feu ne pardonne pas la fleur qui se veut papillon, l'arbre qui se veut serpent. Les arcs électriques à la nuit de l'éclipse, si noire que même la force de se plaindre s'est absentée. Il est une fuite dans la tête qui évite le poids du réel. Une niche que l'on voudrait. Un sein qui nous serait dû. Qu'il est dur de s'abreuver soi même. L'éclatement est une denrée qui fatigue. La souffrance une drogue de trop pour celui qui ne sais faire autrement. Ah ! Contempler son agonie. Comment renier l'effet. Tu es une plaie que je ne sais pas aimer.

## **La mue de la muse - mai 2007**

La mue de ma muse se dépose en mes poches brigandes... ce qu'une odeur est passée... ne lâche celui qui la reçoit... en ton temple ta peau acerbe me laisse des traces... à flairer le bocage sous ta trempe... tu as osé et j'en suis gai. Ce que j'attends de toi à peine voilé c'est la destitution aimée... tu trembles sous mon poids... et je tremble sous ta coupe. Emboité dans ton pas je perd à m'y méprendre le sens du commun... j'eu beau tracer des ronds dans l'air, cela me fait bien de te causer, cela me fait bien de te voler.

Et je t'aborderai comme un malfrat bourgeois qui laissa tout de semonce. Tu n'as pas fini de m'entendre te parler, Muse, ô sœur de mes angoisses mourantes. Au renom tu renais de cendres, mobilisées à je ne sais quel instrument de torture : et tu réapparais éclatante magie. Ta mue se dépose et je suis ta trace, où que tu ailles où que tu sois. Violet l'échange me reprend comme une quittée nouvelle. Je ne suis plus en rien tu m'amorces. Que l'air est chaud prometteur.

Je plie aisément si je sais la racine intacte, à ton sourire de jonc remis de lui-même. Souplesse... que tu résistes est un fait de balcon... une fenêtre penchée où tu sombres.

Tu serpentés et t'accourbes... tu fleuves en moi. Attirée par ton venin peu importe... que j'y sois morte... le train de l'accouplement... les feuilles entrelibres se dévisagent d'absence. Que vouloir posséder de rétribution. C'est ton appel.

La mue de ma muse se dépose et je me réfugie en son sommeil ajouré.

## **Cocktail - écume** - mai 2007

Cocktail, écume, c'est ainsi que tu me rends  
Vertige à ta robe oubliée  
L'âme se défait à mesure de l'odeur  
Disparue, telle est ta chasse et je repars les mains vides  
D'un grand mirage

Ici : fait-il état ? Lequel ? Il n'y en a pas.  
Ma perfection me manque, l'accord n'existe pas.  
Les gorges : le ruisseau – le ruisseau : les gorges  
Alors je chante, la disparition.

Breuvage sans fin ta chute et moi sommes semblables  
Nous sommes déçus.  
Ta robe est le fruit des étangs  
Le fond de nos baisers défunts.

## **Suber** - mai 2007

Long cauchemar nuit douce et fragile  
Long cauchemar nuit dure et humide  
Long cauchemar

Tu me manques, Aimée

## **Lecon** - mai 2007

Toute cette énergie pour rien, c'est cela la vraie leçon de la vie.

**Le risque d'aimer** - *juin 2007*

Pour moi tu es un danger permanent

**Dimanche d'état** - *juin 2007*

Je n'arrive pas à résister à son éclat alors je le terni. C'est triste. Affreusement triste. Car seul je provoque ma propre douleur. C'est triste. Si triste. Quel est cet état, ce triste état en lequel je m'enferme et provoque toujours plus ma chute. Quelle est cette peur et d'où vient-elle ? Seigneur je ne veux pas voir, je ne veux pas accepter. J'ai peur de sa vie et de la mienne. J'ai peur de nos chemins séparés et ainsi je nous sépare. Laisse là dis Tu. Laisse là. Comment. J'ai promis.

## La nuit achalandée

*juin 2007*

Dure nuit  
Longue nuit  
Ma muse est morte  
Nuit d'accroche et de folie  
Viens dans mes veines poison de nuit  
Les hommes ne savent pas aimer  
Gardons le donc NOTRE amour puisqu'on y tient tant!!!!  
Quitte à étouffer comme le gardon péché à la foire aux pantins.

Vous n'avez donc toujours pas vu que notre Obésité vient de là?  
Garder l'amour, c'est empêcher le soleil de briller, la nuit de supporter,  
le volcan de se lever et la mer à attendre.

Nous n'avons donc rien vu?  
Tous ces assoiffés qui jonchent les rues, je m'en vais les rejoindre.  
Car il y a au moins dans leur manque la racine intacte du jour à lever.

## **Mon vieil amour - janvier 2008**

*A la trahison, au mensonge...*

Mon vieil amour tu t'envoles démunie vers l'aventure de ta vie. Si je t'ai chassé c'est pour que tu m'en veuilles. Sincèrement enfin. Que je sois sûr, qu'à jamais tu ne reviendras. Pour que je puisse le supporter. Car il faut bien détruire pour que de nouvelles pousses transforment les enfers vécus.

Nous nous sommes tués à aimer la foudre impossible de nos aïeux, me voici plus sec et meurtri de l'absence qu'un vieux gâteau qui attend qu'on le trempe sur la table abandonnée. Mon vieil amour nous avons poussé nos morts jusqu'aux premières rides. La haine ce sont les horizons qui se dégagent. Tu as coupé le lien et, malgré l'ordre cosmique, il nous reste une mine à renaître. Et l'orage sourit...





